



Patrick Scheyder

Pour une pensée écologique positive

**Avec la participation de
Allain Bougrain Dubourg, Boris Cyrulnik,
Francis Hallé et Benjamin Stora**

Belin:

POUR UNE PENSÉE
ÉCOLOGIQUE POSITIVE

Patrick Scheyder

**POUR UNE PENSÉE
ÉCOLOGIQUE
POSITIVE**

Belin:

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Dépôt légal : octobre 2020

© Belin Éditeur / Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISBN 978-2-410-02213-1

Sommaire

Introduction	7
1. La Préhistoire : genèse du chasseur-cueilleur	21
2. L'Antiquité : de la philosophie antique	37
3. Le Moyen Âge (476-1492) : évolution des campagnes.....	55
4. La Renaissance : le monde en mouvement	69
5. La raison au XVII ^e siècle : Pascal, Descartes et La Fontaine	89
6. Le XVIII ^e siècle : la pomme, l'univers et Monsieur de Voltaire	107
7. Le XIX ^e siècle : la science en émoi par Lamarck et Darwin..	125
8. Le XX ^e et XXI ^e siècle : la question écologique	143
Perspectives.....	157
Bibliographie indicative par chapitre	203
Remerciements.....	207

Introduction

C'est en 1866 que le biologiste Ernst Haeckel invente le terme «écologie». Ce mot servira dès lors à nommer ce que l'on regroupe depuis l'Antiquité sous différents titres : physique, philosophie de la nature, philosophie des choses naturelles, philosophie zoologique... En bref : la vie, avec ses mécanismes, son évolution, ses lois et ses interactions. Nous sommes alors dans une société en pleine évolution scientifique et économique. Six ans plus tard, en 1872, George Sand écrit un texte décisif pour sauver la forêt de Fontainebleau ; cette même année, le parc naturel de Yellowstone sera créé aux États-Unis. C'est que la révolution industrielle est déjà bien engagée, elle apporte son lot de bienfaits matériels comme d'atteintes à l'environnement.

L'histoire est un outil nécessaire pour éclairer notre avenir. Écrire un livre sur l'écologie, c'est donc faire aussi œuvre de mémoire. Cette rétrospective nous propulsera bien avant la naissance du mot «écologie», puisque le processus de la vie défini par les scientifiques remonte à 3 milliards et demi d'années au moins ! Or, si c'est l'homme – apparu voici environ 7 millions d'années – qui nous intéresse, il faut se pencher sur ce qui le précède et l'a rendu possible. L'humanité ne peut se passer des végétaux pour vivre ; par leur travail de photosynthèse, ce sont eux qui ont affecté la composition de l'air et rendu l'humain viable, envisageable dans son intégrité et dans son évolution. En effet, pour l'alimentation ou la composition de l'atmosphère, le végétal fait cause commune avec l'homme-animal. Tous conspirent à la vie. On pourrait bien sûr imaginer que l'humain en arrive à insuffler lui-même, par un effort de technologie, les éléments nécessaires à sa survie. On sait respirer artificiellement dans l'espace, nous pourrions très bien procéder de la même manière sur Terre. Mais pourquoi compliquer et ignorer ce que le système terrestre nous offre ?

La science humaine a considérablement évolué au travers des siècles. Elle excède le domaine de l'observation des phénomènes et de leurs interrelations – elle sait désormais recréer en laboratoire les conditions du vivant. Elle est passée de la compréhension et du savoir à l'action et à sa répétition. Mais l'humain n'a pas le génie universel, n'en déplaît à notre ego démesuré. «La présomption est la maladie naturelle de l'homme», écrit ainsi Montaigne. Ce que confirment les mythologies antiques qui ne cessent de rappeler à l'humain ses limites, des frontières établies pour lui éviter de se mettre en péril. Interdiction formelle? Peut-être pas, mais prise de conscience pour combattre l'inconscience ou contre l'inconséquence. Cependant, la mesure nous inspire souvent – par réaction ou par défi – la démesure. L'humain se situe de longue date sur cette balance instable. Il semble n'accepter sa condition que pour la dépasser. Cette dualité est même l'élément moteur de son dynamisme. Car l'humain n'est pas seulement le produit d'une remarquable évolution physique, mais aussi celui d'une aventure psychique étonnante.

L'humain vit comme il s'imagine; il perçoit la nature comme il se la représente. C'est donc en toute logique que les philosophes grecs se sont emparés du thème de la connaissance du monde. Pour nous le rendre intelligible et donc vivable psychologiquement, ils ont créé la philosophie qui est l'examen de ce qu'on nomme la sagesse.

Voir la nature

Il est convenu d'appeler «nature» l'espace dans lequel on naît. Un espace dont on ne comprend pas grand-chose. Mais comprendre est-il nécessaire pour vivre? Et surtout, pour vivre heureux? Cette interrogation est récurrente depuis l'apparition de l'espèce humaine, elle persiste aujourd'hui dans les questionnements actuels des religions et des philosophies.

INTRODUCTION

L'évolution de la société occidentale délègue le plus souvent ces questions à la science. La science est désormais dotée d'un pouvoir très fort, et c'est par cette force même qu'elle est aussi très fragile. C'est sans doute trop demander à une discipline que de résoudre les problèmes existentiels d'une société. La science n'est ni une philosophie, ni une religion, ni une politique.

Il faut certainement définir une «écologie de la science» pour développer les relations entre les sciences. En associant les connaissances, un nouveau type de sagesse et de savoir pourrait se dégager et orienter la société. Nous en sommes pour l'instant au tout début de ces collaborations: chaque portion de science s'est développée de façon spécifique. Elle ne mesure pas toujours les interactions que ce développement peut avoir sur d'autres types de recherche. Or, ces interactions deviennent primordiales pour évoluer, pour sortir du dilemme science-techniques-pollution-vie. À ce stade, l'humain doit se réinventer, se réinterpréter et, avec lui, sa science.

L'espèce humaine a dû se réinventer à chaque modification climatique de la planète. Nous insistons sur ce «dû», sur cette obligation, car l'humain évolue tant par la contrainte que par choix personnel. Et l'humain est toujours appelé à se redéfinir, y compris dans le bien-fondé de son existence. «À quoi bon continuer de vivre?» Ce n'est pas une interrogation nouvelle. Depuis l'Apocalypse chrétienne, les multiples fins du monde annoncées sont l'expression vive d'une sorte de mal-être qui taraude certaines sociétés. Mais pas toutes. Quand on évoque l'homme, on pense le plus souvent à l'Occident et à une société monothéiste. Mais il existe aussi, partout dans le monde, d'autres peuples et d'autres traditions qui trouvent que l'humain est tout à fait à sa place parmi les éléments du vivant. Ils ne ressentent pas l'intérêt de sa fin.

Menacé, mis en minorité par la multiplicité des espèces vivantes, l'humain est sommé de décider entre s'abandonner ou résister. Rappelons-nous que la fin des civilisations qu'on dit mortelles n'est pas le seul fait de barbares sanguinaires, de conquistadores mieux

armés, de maladies galopantes ou de l'usure d'un système. Elle est aussi le résultat d'un abandon volontaire, programmé, de certaines valeurs au profit d'un avenir incertain. La fin d'une culture n'est pas que le fruit du hasard, elle peut aussi être celui d'une décision.

Nombre de fois, l'humain a failli disparaître. À chaque fois il a dû s'adapter pour évoluer. Quand la glaciation du Quaternaire survient, l'homme doit répondre à ce changement par des migrations, de nouvelles habitudes alimentaires. Dans notre ère, qu'on nomme l'Anthropocène, c'est lui qui s'impose le changement climatique, par son activité technique. Mais pour en être la cause, il feint d'en ignorer les conséquences. Il est incapable de contrôler ce qu'il a lui-même produit; l'inconscience s'allie à l'inconséquence pour produire une situation d'urgence. L'humain subit – depuis toujours – la conséquence de ses propres erreurs, et si la situation est nouvelle, elle est très ancienne dans son principe.

L'homme n'aura finalement pas d'autre choix pour continuer à vivre que de s'exclure. C'est-à-dire sortir du lit de ses habitudes, de sa société. Il lui faut s'échapper, fuir un consensus qui lui fut profitable dans un premier temps. Mais à l'usage du temps ce qui fut bon devient mortifère. Les pratiques, les conceptions et les pensées deviennent obsolètes. «Tout change avec le temps», écrit Léonard de Vinci... Ce qui doit manifestement se transformer, c'est notre rapport à la Terre. Qu'on la nomme Gaïa ou la boule bleue, il y eut l'homme et la Terre, il y aura l'homme dans et avec la Terre. Ou la Terre sans l'homme. Notre rapport à la planète est aussi notre rapport à nous-mêmes. Ce ne sera jamais que cela, mais tout cela.

À certains égards, oublions le mot «révolution» des consciences. Parlons plutôt d'une «re-évolution», c'est-à-dire sortir d'une conception qui nous enferme sous les dehors de principes assurés. S'exclure d'un monde qui a les apparences d'être rassurant, stable, mais qui sape nos possibilités de réaction. Cela paraît difficile? En réalité, nous le vivons déjà sans en être tout à fait conscients.

INTRODUCTION

Re-évoluer, c'est donc se redéfinir. C'est remettre en route la machine de l'aventure, de l'évolution humaine. Quand le monde semble stable, il peut être en péril, car la stabilité est souvent l'illusion de croire à la parfaite adéquation entre nos désirs et le monde. Par bien des aspects, re-évoluer, c'est donc, aussi, re-vivre. Un monde fini est un monde qui se contente de vivre *a minima*. Le «dé-rangement» de notre confort intellectuel est une nécessité de tout temps. Il a fallu croire très naïvement, vivre dans une éternité d'un nouvel ordre – plus matérielle que métaphysique – pour s'en étonner. Ce qui est éternel, c'est le changement.

De la nouveauté

Toute explication du vivant, fondatrice d'une civilisation et d'une société, se revendique nouvelle, mais pas toujours à bon escient. Il n'est qu'à voir l'instrumentalisation et le rafraîchissement de bien des usages passés, pour s'interroger sur la réalité de la nouveauté. Le terme «nouveau» résume cependant l'aspiration à un changement. Et la réalité existe, chez l'humain, par le prisme de notre compréhension. Or, c'est tout récemment que la technologie humaine, par sa puissance, sa réactivité, son caractère universel, a pu rivaliser avec les éléments terrestres, voire cosmiques. La figure de l'homme surprenant rivalisant avec les dieux, auparavant de l'ordre du mythe, est devenue peu à peu réalité. Mais loin de connaître toute l'étendue du vivant sur terre, nous pensons déjà à nous effacer ! Cette précipitation s'apparente à une négligence du vivant. Elle remet en cause la place de l'humain sur terre. En effet, que sert de savoir, de connaître, de philosopher ou de croire, si c'est pour disparaître ?

À quoi bon la science, à quoi bon la sagesse, si c'est pour s'anéantir ?

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme», écrivait Rabelais. Mais c'est surtout que notre science réalise, stupéfaite, qu'elle n'en est qu'à l'adolescence. Quelle validité aurait une

science technologique qui nous promet, par ses actions et ses effets, un déclin annoncé? Il y a aussi que cette science technologique présentée comme un bonheur pourrait devenir un vrai malheur. Les scientifiques, conscients de leur responsabilité, se mettent à l'œuvre. Ils préviennent, ils alertent. Ils veillent sur l'écologie, et jouent à peu près le rôle des oracles de l'ancien temps. Mais le politique n'écoute pas forcément les oracles modernes.

C'est pourquoi nous nous attachons, dans un premier temps, à récapituler l'histoire de nos diverses perceptions de la nature. Elle ne peut être exhaustive, mais elle trace en une dizaine de périodes des repères essentiels dans un monde fort ancien. Nous sommes frappés par l'absence du passé dans le discours écologique. La vision historique se limite à une analyse critique et économique des cent ou deux cents dernières années, tout au plus. Il faudrait répondre à ce nouveau monde par une créativité exceptionnelle: changement d'habitudes, de perception, de technologie. Or comment changer de vie sans bien considérer la précédente? Il faudrait être devin ou habité d'un instinct sans faille pour ne pas reproduire les schémas passés.

Au travers des siècles, nos conceptions de la nature ont profondément sculpté nos esprits. Elles ont modifié le paysage qui nous entoure. Notre compréhension associe, d'une façon plus ou moins heureuse, les besoins à court terme de l'humain à ceux du cycle infiniment long des forces géologiques et atmosphériques. Les entités humaine et terrestre interagissent depuis toujours. Il fut un temps où la nature semblait ignorer l'humain. Aucun sort particulier ne lui était réservé: il était inclus dans le lot des vivants. Il semblait tour à tour maltraité ou favorisé par les éléments. Cette ambivalence fonda les mythes, dans lesquels l'homme minoritaire est appelé à négocier avec les forces naturelles au moyen de rites, d'interdits et de prières. Au travers des mythologies ou des saints, l'homme a signé des sortes de contrats avec les éléments naturels. Prier un être supérieur de nous satisfaire, c'est passer une commande avec la promesse d'une récompense. À présent, la nature semble plier le genou devant le génie mécanique humain. Elle est en

danger. Elle semble ne plus commander à elle seule. La réalisation de ce rêve de domination nous met devant un péril plus grand que les colères naturelles. Un danger autoprogrammé, en quelque sorte.

Allons-nous nous abandonner ?

Nécessité de l'histoire

Ne laissons pas à de probables historiens du futur le soin d'analyser notre chute. Nous avons le pouvoir de «re-évoluer» dès maintenant, et la faculté vitale de ne pas chuter. La justification de toute histoire n'est pas seulement de nous instruire, elle doit également nous servir. Comment en sommes-nous arrivés là et comment dessiner un avenir différent ?

C'est là le second objet de cet ouvrage. Quand une civilisation se trouve acculée à se combattre elle-même, il est un temps où il faut savoir se poser. L'humain croyait asservir les éléments quand il lançait en fait une guerre contre lui-même : c'est une belle preuve de l'interaction des forces. Nous voici donc en temps de guerre interne comme externe. Or guerroyer contre soi-même nécessite un recul redoutable : c'est ne pas craindre de regarder son histoire en face.

Dans le branle-bas de la conscience écologique, l'urgence est de mise. Haro ! Haro sur le péril imminent. Certes, il y a urgence, mais la précipitation n'est pas gage de réussite. Il faut une stratégie pour y remédier. Une stratégie se prépare, puis elle s'applique. Elle nécessite de la connaissance et de la lenteur. Elle est de l'ordre de l'intelligence comme de la confrontation.

L'explication de cette lutte intestinale entre l'homme et sa terre remonte souvent chez les historiens à une faute primitive : le néolibéralisme. Or, sans en atténuer la réalité, il est essentiel de remonter bien en amont. Le libéralisme, le néolibéralisme ne sont pas nés spontanément. Ils ont bénéficié d'une structure déjà existante qu'ils ont optimisée, voire dévoyée. D'ailleurs, les régimes marxistes n'ont

pas mieux résolu la problématique homme-nature. Et imagine-t-on un régime libéral ou néolibéral qui exploiterait le mode de vie des chasseurs-cueilleurs? C'est impossible, sauf à le détruire. Certaines structures sociales déjà établies favorisent une prise en main radicale, et poussent une société à sa perte.

Par ailleurs, la dichotomie qui oppose l'espèce humaine à la nature est une erreur fondamentale. La posture de l'homme dominateur n'est pas compatible avec la réalité; la terre nous le confirme actuellement. Il est à jamais inutile d'insister. Notre vision dualiste a généré un résultat dualiste. Quoi d'étonnant à ce que naisse une guerre de cette opposition constante? Une réflexion sur les mots employés s'imposera donc, autant que la nécessité d'une lecture historique. La terre a été souvent désignée comme un objet manipulable. Nous lui avons dénié une sorte de réalité, d'existence, pour mieux l'exploiter. Parfois, nous ne la voyions pas, tout en y vivant. De même fit-on avec les esclaves dont on décida qu'ils n'étaient pas des hommes, mais un matériau. Ou du monde colonisé, dont on décida par principe qu'il était un sous-monde. De la même manière, Descartes décida-t-il un jour que les animaux étaient des machines. Ce fut s'arroger un droit de vie et de mort, d'existence sensible ou de non-existence, dont nous sommes les héritiers inconscients. Les mots, l'imaginaire qui s'y associe, véhiculent une force, un espoir et une destinée. Une vie, mais aussi une mort. Alors que nous croyions coloniser la terre comme une entité étrangère, nous nous sommes autocolonisés. Nous sommes maîtres, mais tout à la fois les esclaves de cette maîtrise.

On rit de nos ancêtres qui adoraient des rochers et des arbres. Mais en nous adorant nous-mêmes, le rire ne nous a-t-il pas tout à fait quittés?

C'est pourquoi nous aborderons l'histoire de l'écologie par une histoire des idées. Pour chercher les racines culturelles de nos questionnements, et parce que visiter notre passé, c'est en quelque sorte visiter notre patrimoine génétique. Les questionnements ancestraux sont en nous. Or, une vision historique peut se comprendre

INTRODUCTION

de diverses façons : par un récit qui nous enrichit intellectuellement, ou par une histoire qui prouve notre évolution d'un point primitif, à un point plus ou moins évolué.

Ne réfléchissons pas en termes d'évolution vers le meilleur, mais positionnons-nous comme du haut d'un phare. Qui peut dire, dans la mer, que cette vague serait meilleure qu'une autre, parce qu'elle est plus haute, plus forte, alors qu'elle ne serait rien sans la précédente ? Il y a bien une écologie des vagues qui se tiennent toutes et permettent la montée en puissance. Ainsi de l'espèce humaine. Elle a connu des temps difficiles, dans le passé ; elle en vivra toujours. Heureusement pour elle : ne pas considérer cela comme un bienfait, mais comme un risque ou un péril, c'est vouloir ignorer les lois naturelles. C'est vivre sur une petite île. Or comme le dit Rousseau avec pertinence, « l'île de l'homme, c'est la terre ».

Le défi est grand dans notre temps. Nous avons cette conviction, tant par la raison que par l'intuition, que rien de ce qui fut pensé et vécu dans le passé n'est négligeable. Malgré les apparences, rien n'est dépassé. Tout, de l'expérience humaine, de sa douceur ou de sa cruauté, sera utile, précieux et déterminant pour créer notre avenir.

La validité de la nouveauté viendra aussi, puissamment, de son ancienneté.

En temps d'épreuve, rassemblons nos forces physiques, psychiques, et celles de notre mémoire. Car si l'action de l'homme est souvent périlleuse par sa vue et sa vie courtes, au regard des cycles terrestres, il faut se hausser à une hauteur de vue bien plus longue. De Lucie à l'homme du XXI^e siècle, il s'est passé une seconde au regard de l'horloge terrestre. Nos ancêtres ne sont pas si lointains. C'est ainsi qu'il faut comprendre la fascination actuelle pour les temps dits préhistoriques. Ils sont réellement historiques pour le destin de l'homme, car la fondation d'un état, d'une agriculture et d'une écriture ne peut marquer seule le début de l'Histoire. Et nous verrons qu'à tout moment crucial de son évolution, l'humain veut trouver dans ses ancêtres la racine de ses problèmes comme de ses solutions.

Nous plaидons alors pour une «dé-temporalisation» du temps des périodes historiques. Nous devons un instant leur dénier leur statut de «passé» pour nous comprendre. Le passé est totalement présent. La vision de demain, la vision d'à-venir est celle où toutes les histoires seront convoquées. Elles nous nourrissent, interagissent et structurent notre écologie intérieure.

La non-prise en compte de l'avis de l'homme dans la gestion de la terre est enfin un élément essentiel. La terre peut nous tourner le dos, si nous nous détournons d'elle. Non pas nous ignorer, puisqu'elle nous a produits, mais nous tester par un rapport de force et d'équilibre qu'il nous faut comprendre. Y sommes-nous parvenus un jour, dans l'aventure des siècles passés? Oui, probablement, par éclipses, par intervalles, sans quoi nous ne serions plus là. Mais il va falloir écouter ces forces autrement, plus intimement. Nous reconnaître humains de la terre et non pas humains de nos seules idées.

Intégrons au plus vite cette donnée d'un territoire doté de ses intérêts propres; elle nous apprend que l'homme a tort de souffrir d'une solitude congénitale. Il a tort de se vivre comme une exception lourde à porter. Il est au contraire entouré de multiples partenaires naturels, très actifs. Qu'il le veuille ou non. Oui, sa solitude est menacée, au profit du monde grouillant du vivant, interactif au-delà de nos interactions numériques. La «menace» de la non-solitude est une chance – l'assurance de la solitude est une mort programmée.

Cette géologie de l'intérieur, cette généalogie cellulaire, physique et psychique, l'analyse de nos strates internes, leur pénétration et leur activation éclairée sont une des clés de la solution humaine. Pour s'imaginer autrement, nous devons nous souvenir, nous perdre, nous éloigner, nous déformer, pour nous trouver enfin. Différents mais toujours humains.

De l'homme dit primitif à l'homme actuel, de l'homme de l'Antiquité à celui de la Renaissance, il y a le pas des mots. L'humain de demain sera aussi celui d'une milliseconde supplémentaire.

Francis Hallé, sortir de la crise écologique

PATRICK SCHEYDER: Quel rôle a joué la forêt dans l'apparition de l'espèce humaine?

FRANCIS HALLÉ: À l'époque du Dévonien, soit environ 300 millions d'années, les forêts n'étaient pas encore très développées. Pour que l'homme puisse apparaître, il faut attendre l'apparition des vastes forêts primaires. Les arbres – et le sol – ont une grande capacité à stocker le CO₂. L'atmosphère du Dévonien était, je pense, irrespirable pour l'homme, elle était saturée de carbone; il n'y avait pas de mammifères du reste. Par ailleurs, il n'y avait pas non plus de fruits. La grande œuvre de la forêt et des végétaux, c'est la photosynthèse, qui rend l'air vivable pour l'homme.

P. S.: Que reste-t-il des forêts primaires ancestrales?

F. H.: Hélas, de moins en moins de choses. On les abat pour exploiter le sol, pour faire des plantations. Attention, quand je dis forêt primaire, ce ne sont pas seulement les arbres et les plantes; c'est intrinsèquement aussi la faune qui va avec. Il en existe encore quelques-unes, notamment en Afrique, dans le bassin du Congo et en Amérique du Sud dans ce qu'on appelle le Piémont des Andes.

En France, les derniers restes de forêts primaires étaient concentrés dans les Alpes, les Pyrénées et les Vosges. Mais tout a disparu dans la première moitié du XIX^e siècle. Il y a encore quelques reliquats de forêts primaires en Europe, je pense à la forêt de Bialowiedza en Pologne qui a conservé sa faune; on y trouve même des bisons d'Europe. Cette forêt est sévèrement gardée mais elle est menacée aujourd'hui par les exploitants. La forêt primaire en Roumanie a perdu sa faune. Non. La forêt primaire, c'est surtout en Asie, dans l'île de Sumatra, à Bornéo et en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

En Europe, nos ancêtres n'ont pas su comprendre la valeur de ces forêts pour la vie et l'avenir. On a beaucoup défriché, on a abattu pour construire, pour gagner de la terre. Mais nous ne sommes pas les pires, loin de là ! En Chine, ils n'ont plus de forêts. Tout a été déboisé dans le temps pour construire une flotte navale impressionnante, des bateaux gigantesques. En revanche, en Europe, il y a eu une certaine prise de conscience et on a replanté. Mais replanter, je le précise, ce n'est pas faire une forêt. L'humain ne sait pas refaire une forêt. On plante et on crée quelque chose d'autre, avec d'autres animaux. Je pense notamment à la forêt des Landes qui était une zone humide à l'origine. Or, on part du principe assez mercantile qu'une zone humide, ça ne sert à rien ; ça ne rapporte pas. C'est vrai, mais seulement en termes marchands ! Pour la vie, c'est autre chose.

Tant qu'on abat et qu'on replante, bien sûr, il y aura toujours des oiseaux, des bêtes qui vont s'installer, mais pas ceux d'une forêt d'origine.

P. S. : Quel peut être l'intérêt de conserver une forêt primaire ? Je pense notamment au défrichage et aux feux en Amazonie qui mettent en alerte le monde entier.

F. H. : Tout d'abord, la forêt d'Amazonie, ce n'est pas la plus belle des forêts. Le fleuve Amazone connaît des crues gigantesques, les arbres sont plongés une partie de l'année dans un mètre d'eau, ça ne leur fait pas du bien. Pour trouver une belle forêt avec des arbres magnifiques, il faut aller plus haut, jusqu'à 900 mètres d'altitude, dans le Piémont des Andes que j'évoquais tout à l'heure.

Mais l'Amazonie est absolument capitale pour la terre, car c'est la plus grande forêt du monde. C'est donc essentiel pour piéger le carbone, pour l'enrichissement de l'atmosphère en vapeur d'eau, pour la formation des nuages. Déforester, c'est automatiquement dessécher l'atmosphère. L'actuel président du Brésil, Jair Bolsonaro, donne quitus aux industries pour